Ruses et non-dits de la science
Enquêtes sur la folie au XIX^{e} siècle

Michel Jeanneret
Université de Genève

Résumé : Le XIX^{e} siècle connaît un véritable engouement pour la folie et les états seconds. Leur exploration peut prendre différentes voies : la rêverie ou le rêve, le vin, la drogue ou encore la folie, avec toutes les formes de l'hallucination, du délire, de la névrose, où le sujet, affranchi des contraintes du réel, accède à une logique, voire à des révélations nouvelles. Aliénistes et écrivains ont des approches opposées : les premiers font de cette pathologie un objet d'investigation scientifique, un champ d'expérimentation exploré de façon méthodique, tandis que les seconds, à l'instar de Nerval, construisent une image idéalisée de la folie, soulignant sa fécondité, refuge contre une société malveillante et promesse d'ouverture sur des mondes merveilleux.

Mots-clés : folie, romantisme, histoire de la médecine, hallucination, pathologie, littérature et science.

« Le vent du siècle est à la folie [1] », écrit Baudelaire. Un véritable engouement pour la folie et les états seconds s'empare alors, en effet, de différents milieux, alimentant débats et recherches, soulevant au passage des questions fondamentales [2]. Nous verrons plus loin quelles positions adoptent les médecins d'une part, les historiens et les érudits d'autre part, hésitants et captifs d'un double jeu. Tandis que les cercles savants mènent leurs investigations, poètes, romanciers et essayistes, fascinés eux aussi, mais moins partagés, se lancent dans une téméraire réhabilitation.

Si la maladie est pour quelques-uns une expérience vécue et revendiquée, elle est pour beaucoup d'écrivains un étendard : un programme et une promesse, l'espoir de parvenir à un monde autre et de s'initier à des forces obscures d'ordinaire réprimées. Nerval, dit Gautier, « passa de la raison à ce que les hommes appellent folie, et qui

1. Baudelaire, « Théophile Gautier » [I], *in Œuvres complètes*, éd. Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1976, p. 115.

2. Voir Tony James, *Vies secondes*, trad. Sylvie Doizelet, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1997.

n'est peut-être qu'un état où l'âme, plus exaltée et plus subtile, perçoit des rapports invisibles, des coïncidences non remarquées et jouit de spectacles échappant aux yeux matériels[3] ». L'être social et rationnel s'est coupé de cette part secrète de la vie, d'autant plus attirante qu'elle baigne dans le mystère. Cet univers inconnu, c'est par l'imagination, à travers les idées et les images censurées par les conventions, que les esprits aventureux peuvent l'atteindre. Leur exploration peut prendre différentes voies : la rêverie ou le rêve, le vin, la drogue ou encore la folie, avec toutes les formes de l'hallucination, du délire, de la névrose, où le nomade, affranchi des contraintes du réel, accède à une logique et peut-être à des révélations nouvelles.

Pareil acte de foi alimente tout un discours romanesque. Avec *La Fée aux miettes* et plusieurs autres contes, Nodier fait figure de pionnier. Le Balzac de *Louis Lambert* et d'*Adieu*, la George Sand de *Consuelo*, d'autres encore, construisent des personnages de fous qui, passés de l'autre côté du miroir, habitent un univers fabuleux. C'est pour les uns un espace de liberté, un refuge à l'abri de l'hostilité de la vie ordinaire. Pour d'autres, c'est une porte qui s'ouvre sur un au-delà surnaturel, la chance de communiquer avec des mondes alternatifs. De là à dire que la folie n'est pas déraison, qu'elle est un réflexe de défense et le produit d'une société intolérante ou bornée, il n'y a qu'un pas – et la fiction, qui y trouve un alibi commode pour justifier une ouverture sur l'insolite et le fantasmagorique, le franchit volontiers.

Interprète de l'inconnu, le fou passe aussi pour une figure privilégiée de l'écrivain. « Dès 1830 [...], la névrose est la voie royale vers le chef-d'œuvre. [...] De 1850 à la fin du siècle, il fallait être fou pour écrire[4] ». Sartre pense ici à Flaubert. « C'est un fou qui a écrit ces pages[5] », écrit celui-ci dans *Mémoires d'un fou* et il ne cessera de se mettre en scène comme un excentrique, un suicidé de la société, cloîtré dans un monde chimérique de mots et d'images, en proie à des délires et des hallucinations qu'à la fois il cultive et travaille à maîtriser. Rimbaud, lui aussi, raconte son initiation à la folie, invoque la voyance et le « dérèglement de tous les sens[6] » comme autant d'épreuves nécessaires à son projet de révolution littéraire. Balzac encore, et Hugo, interrogent, dans leur œuvre comme dans leur vie, le troublant voisinage du génie et de la folie. On n'en finirait pas d'illustrer la fascination qu'exercent délires et dérives dans la sphère littéraire.

Les milieux savants participent de cette attirance et communiquent eux aussi avec différents milieux. À en juger par les articles et les controverses parus dans les périodiques, par les études sur la pathologie mentale et leur large diffusion, la folie est beaucoup plus discutée dans l'espace public qu'aujourd'hui. Occupés à façonner une branche de la médecine alors nouvelle et en plein essor, les aliénistes écrivent beaucoup, soucieux de partager leurs théories et leurs expériences. Sous l'impulsion de Philippe Pinel, ils déploient d'immenses efforts pour comprendre la folie, en identifier

3. Théophile Gautier, *La Vie de Gérard*, Paris, Allia, 2010, p. 61.

4. Sartre, *L'Idiot de la famille*, Paris, Gallimard, 1972, 3 vol., vol. 3, p. 41.

5. Flaubert, *Mémoires d'un fou*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Éditions du Seuil, « L'Intégrale », t. I, 1964, p. 230.

6. Rimbaud, Lettre du 13 mai 1871 à Georges Izambard dans *Œuvres*, édition Suzanne Bernard, Paris, Classiques Garnier, 1960, p. 334.

les causes, en distinguer les manifestations, définir les soins appropriés et réformer l'institution asilaire afin d'assurer aux malades un traitement humain.

Entre gens de lettres et professionnels de la santé mentale (qui d'ailleurs se lisent et se citent souvent) l'intérêt est donc commun. Mais l'évaluation est différente. D'un côté des médecins qui, sensibles aux souffrances et aux égarements de leurs patients, ne s'en laissent pas conter, de l'autre des rêveurs ou des rebelles qui construisent une image idéalisée de la folie. Champfleury blâme « les livres médicaux secs, froids, impassibles, nets et tranchants comme un scalpel » et déplore « le fossé qui sépare le monde des savants du monde des curieux [7] ». Entre le mythe et la démystification, entre l'aimable folle du logis et la démence pure et dure, l'opposition paraît totale. Mais c'est moins simple. Les aliénistes sont plus nuancés et, sur la folie, tiennent un discours plus ambigu. Voyons cela.

Dans les années 1830 et 1840, un médecin de renom, Louis-Francisque Lélut, lâche deux bombes [8] : Socrate était un fou, Pascal était un fou. Ils étaient certes d'immenses penseurs, ils ont laissé une œuvre considérable, mais la psychologie morbide décèle en eux une pathologie nerveuse familière : leurs idées se transforment en sensations de nature externe, ils prennent des chimères pour des réalités, ce sont donc, purement et simplement, des hallucinés. Dans une certaine mesure, leur raison fonctionne, elle est même capable d'éclairs de génie, mais ils ont des visions, leur imagination divague, ils se trouveraient sans doute aujourd'hui dans un asile. Anticlérical, Lélut se plaît à démystifier les égarements de la pensée religieuse et la croyance à une inspiration surnaturelle.

Sur la vie de Socrate et Pascal, Lélut a tout lu. Chez Socrate, c'est le démon qui l'intéresse, cet esprit familier dont les voix guident la conduite du sage. Hallucinations de l'ouïe et de la vue, extases, prophéties : autant de symptômes qui obligent à classer cet excentrique parmi les fous. Pascal, quant à lui, fut un grand esprit, mais aussi un grand malade. Comme pour Socrate, les bonnes âmes ne veulent voir que son intelligence et sa spiritualité. Mais sa fragilité physique et mentale, le profond dérèglement de son système nerveux, les troubles de l'imagination sautent aux yeux. La vision miraculeuse que relate le fameux parchemin du Mémorial n'est que l'une des hallucinations dont souffrait cet être torturé. Par-delà Socrate et Pascal, Lélut énumère des dizaines d'autres penseurs hantés d'illusions morbides, parmi lesquels Pythagore, Jeanne d'Arc, Luther, Loyola, Le Tasse, Cardan, Campanella, Rousseau.

Voilà donc beaucoup d'idoles qui tombent de leur piédestal, beaucoup de hautes figures historiques et religieuses traînées devant le tribunal d'une médecine sacrilège ! Les thèses de Lélut (qui n'est pas seul dans son programme démystificateur) en scandalisent plus d'un et soulèvent un large débat. Pour un autre aliéniste, Brierre de Boismont, auteur lui aussi d'un traité sur les hallucinations [9], c'en est trop [10]. Catho-

7. Champfleury, *Les Excentriques* [1856], Genève, Slatkine, 1967, p. 102.

8. Louis-Francisque Lélut, *Du démon de Socrate [...]*, Paris, Trinquart, 1836 ; *L'Amulette de Pascal [...]*, Paris, J.-B. Baillière, 1846 ; *Le Génie, la raison et la folie [...]*, Paris, J.-B. Baillière [1856].

9. Alexandre Brierre de Boismont, *Des hallucinations, ou Histoire raisonnée des apparitions, des visions, des songes, de l'extase, des rêves, du magnétisme et du somnambulisme*, Paris, J.-B. Baillière, 1845.

10. Sur cette controverse et en général la psychiatrie au XIX^{e} siècle, voir Juan Rigoli, *Lire le délire. Aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIX^{e} siècle*, Paris, Fayard, 2001.

lique, il s'indigne de voir les héros de la pensée, les saints, les mystiques et les inspirés déchus de leur aura spirituelle. La foi est menacée. Contre ses confrères iconoclastes, il s'efforce de défendre l'autonomie de l'esprit, la pure puissance des idées par rapport aux déterminations physiologiques. Il rouvre le dossier des Socrate, Michel-Ange, Luther, Savonarole, Pascal, Cromwell afin de convaincre que s'ils avaient des hallucinations, elles n'avaient rien de pathologique, mais étaient compatibles avec la raison, et nobles, fiables, parce que d'origine surnaturelle.

Il y avait en effet, pour beaucoup, de quoi s'inquiéter. Traditionnellement énigmatique et rebelle à l'analyse, la folie, tombée dans le domaine de la médecine, devient un objet d'investigation scientifique, un champ d'expérimentation et d'élucidation. La volonté de comprendre, l'exigence méthodologique et le souci d'efficacité s'exercent principalement dans deux domaines. D'une part, les phénomènes nosologiques, une fois décrits, sont subdivisés et ordonnés ; les aliénistes définissent des catégories et assujettissent les écarts de la déviance à leur volonté d'ordre. D'autre part, ils s'attachent à la recherche des causes, qui elle-même contribue au classement. Il faut comprendre et, pour cela, non seulement distinguer, mais expliquer. Folie engendrée par les passions, par le milieu social, par l'alcool, par un choc nerveux, par l'hérédité, par une lésion physiologique…, toutes ces hypothèses témoignent de la volonté de ramener l'irréductible dans le domaine des idées claires et distinctes. L'école des organicistes, pour qui la folie correspond à un traumatisme localisable et devrait pouvoir se soigner par des interventions physiques et chimiques, gagne peu à peu du terrain.

« Un médecin a récemment découvert que le génie est une variété de la folie[11] », ironise Hugo. À ses côtés, plusieurs écrivains s'insurgent contre ce qu'ils perçoivent comme une neutralisation de la différence, un coup de force de la raison et un excès d'assurance. Les esprits d'exception, tous ceux qui menacent la routine et les idées reçues sont, par conformisme, taxés d'aliénation et muselés. Nodier amorce la protestation : en face de médecins autoritaires, brutaux et asservis à l'ordre social, il présente dans ses récits les supposés malades comme des êtres sensibles et inoffensifs, d'aimables lunatiques placés aux portes de l'inconnu et victimes de méthodes barbares.

Mais l'apparente raideur du discours médical ne doit pas cacher les hésitations des aliénistes et leur aveu, à demi consenti, d'une possible fécondité de la folie. À qui sait lire entre les lignes, l'écart qui semble à première vue opposer poètes et praticiens se resserre.

Une première défense tombe dès le moment où Lélut et ses sympathisants reconnaissent dans le diagnostic de folie la part de la culture et de l'histoire. Ce que les uns taxent de délire est perçu, dans un autre environnement, comme inspiration surnaturelle. Les fous d'ici et maintenant sont les esprits religieux d'autrefois ou d'ailleurs. S'agissant de Socrate et Pascal, Lélut concède que la crédulité de leur temps explique en partie leurs hallucinations. La croyance collective aux démons, aux prophéties des rêves et des oracles, était commune en Grèce, tout comme la croyance aux miracles, aux apparitions l'était dans la France de Pascal. Et cette réserve s'applique à quan-

11. Hugo, *William Shakespeare*, in *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », t. V, « Critique », p. 375.

tité de mystiques et illuminés du passé : à chacun, dans son milieu, ses circonstances atténuantes ! On pouvait jadis être sensé et succomber à des superstitions qui nous paraissent insensées. Ce qui revient à reconnaître que la folie est une notion relative, qu'elle peut cohabiter avec la raison et que la psychiatrie ne détient pas de vérités absolues.

« À l'exercice de la raison la plus haute peut se joindre et rester unie une erreur d'imagination réellement folle [12] », admet Lélut. Ce troublant voisinage ne se limite pas aux variations de l'histoire, ce qui en inquiète plus d'un. Entre la pensée la plus élevée et l'égarement de visions aberrantes, force est d'avouer que la frontière est incertaine et poreuse. Esprit morbide, esprit sublime : deux faces du même personnage. Une intelligence aiguë peut s'abîmer dans la folie, et les soins de la médecine sont requis, mais la pathologie peut nourrir une pensée exceptionnelle, et les aliénistes doivent être attentifs à cette éventualité. Fiers des avancées de leur science, ils doivent dire la vérité sur les supposés inspirés d'autrefois, mais ils doivent accepter aussi que cette vérité est leur vérité, c'est-à-dire reconnaître non seulement l'historicité, mais la complexité de leur discipline.

Cette perplexité se cristallise dans la réflexion sur les affinités du génie et de la folie. Les Grecs avaient enseigné que l'inspiration correspond à un état de possession démoniaque et que les dieux se communiquent à des interprètes qu'ils plongent dans l'extase. Ranimé à la Renaissance, laïcisé à l'âge des Lumières, le lieu commun du *furor* divin allait se perpétuer à travers tout le XIX^{e} siècle. Du Balzac de *Louis Lambert* au Hugo des *Contemplations*, la tentation est grande, pour les écrivains, d'associer l'idiotie et les plus hautes intuitions – un terrain énigmatique sur lequel plusieurs aliénistes les rejoignent, forcés par l'évidence à admettre que leur science, impuissante, achoppe ici à un mystère. « Un état réel de folie, de folie confirmée, peut s'allier aux manifestations les plus éclatantes de l'âme humaine [13] », constate le docteur Moreau de Tours qui, au nom d'une théorie résolument organiciste, démontre par de multiples exemples que le génie est une forme particulière de névrose, produite par un dérèglement du système nerveux. Pas de grande création artistique ni de percée scientifique majeure sans dysfonctionnement cérébral, répète Moreau de Tours, bientôt suivi, dans son *Genio e follia* (1864), par le très influent Cesare Lombroso.

Moreau de Tours défend une autre thèse, formulée sous un titre retentissant, *De l'identité de l'état de rêve et de la folie* (1855). Le rêve tel que nous le connaissons tous s'impose à lui comme le modèle le plus juste ainsi que le point d'observation et d'expérimentation le plus approprié de toute perturbation psychopathologique. La folie n'est rien d'autre que « le rêve de l'homme éveillé [14] » ou, comme dit Nerval qui rejoint étonnamment l'aliéniste, « l'épanchement du songe dans la vie réelle [15] ». Du point de vue psychologique, affirme Moreau, il n'y a pas de différence entre le délire

12. Lélut, *L'Amulette de Pascal [...], op. cit.*, p. xiv.

13. Jacques-Joseph Moreau de Tours, *La Psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire, ou De l'influence des névropathies sur le dynamisme intellectuel*, Paris, V. Masson, 1859, p. 504.

14. « De l'identité de l'état de rêve et de la folie », *Annales médico-psychologiques*, 1855, p. 361-408, p. 402.

15. *Aurélia*, I, 3. J'ai étudié le rapport entre Nerval et Moreau de Tours dans « La folie est un rêve : Nerval et le docteur Moreau de Tours », *Romantisme*, n° 27, 1980, p. 59-75.

et l'état de rêve, d'où il découle que la folie n'est pas une condition exceptionnelle, mais une forme extrême, pathologique, de l'expérience onirique.

La folie comme une variable historique, le tourniquet génie-folie, la folie comme extension du rêve : autant de fissures qui, parsemées dans les traités, lézardent l'assurance des aliénistes et les incitent à la prudence autant qu'à une certaine humilité. À demi-mot, ils reconnaissent la fragilité de leur savoir, la complexité et la relativité du concept même de folie. Observer sans préjugés ni dogmatisme, tenter de comprendre, accepter que le fonctionnement de l'esprit défie les certitudes, telle est l'éthique, esquissée entre les lignes, que les tenants d'une science qui pouvait paraître arrogante assignent, *nolens volens*, à leur métier.

L'intérêt que suscite alors la folie débouche également, dans les milieux lettrés, sur des recherches savantes et des compilations drolatiques. On prospecte le passé et le présent en quête de fous étonnants, amusants ou provocants, et, profitant d'un marché favorable, on les livre à la curiosité du public. « La folie de l'écrivain, de l'artiste – voyez Méryon, Baudelaire – le surfait, une fois mort ; elle fait monter les œuvres, comme la guillotine fait monter l'œuvre des guillotinés dans les catalogues d'autographes [16] », remarquent les Goncourt. L'excentricité fait recette, si bien que les galeries de figures singulières, d'hurluberlus marginaux et insolites se comptent par dizaines. Gautier avec *Les Grotesques* (1844), Paul de Musset avec les *Originaux du XVII^e siècle* (1848), Nerval avec *Les Illuminés* (1852), Paul Lacroix à travers ses explorations parmi les exclus de l'histoire littéraire mènent l'enquête dans le passé, tandis que Champfleury avec *Les Excentriques* (1852) et une foison de petits chroniqueurs véhiculent rumeurs et anecdotes sur les originaux, les toqués qui hantent alors cabarets et cabinets de lecture [17].

La curiosité des compilateurs se porte le plus souvent sur ceux qui, parmi les fous ou réputés tels, ont eu la passion d'écrire et de confier au livre leur message délirant. C'est Nodier qui, avec sa *Bibliographie des fous* (1835), lance la mode, même s'il a été précédé par un autre bibliothécaire, Gabriel Peignot, qui avait déjà signalé au petit monde des bibliographes et des bibliophiles quantité d'ouvrages aberrants, bizarres ou simplement ludiques tombés dans l'oubli. Les deux notules de Nodier sont minces, elles ne retiennent que six auteurs, mais elles suscitent quantité d'épigones. Il s'agit chaque fois de présenter aux amateurs de livres rares et curieux des lunatiques qui ont voulu léguer à la postérité leurs visions et leurs obsessions par le truchement de l'imprimé. Avec des notices biobibliographiques plus ou moins étendues, les sondages se multiplient, parfois quelques pages dans un périodique, parfois des catalogues qui se gonflent : une soixantaine d'entrées dans l'*Histoire littéraire des fous* d'Octave Delepierre (1860) et 259 dans *Les Fous littéraires* de Gustave Brunet (1880). La liste de ces inventaires serait longue, qui aboutirait à Raymond Queneau et André Blavier au XX^e siècle en passant par Adolphe Boquet (1830), Auguste Ladrague, alias Tcherpakoff (1883) et maints autres.

16. Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, 12 janvier 1869, Paris, Charpentier, t. III, 1894, p. 258-259.
17. Sur cette prolifération, voir Marc Décimo et Tanka G. Tremblay, *Le Texte à l'épreuve de la folie et de la littérature*, s.l., Les Presses du réel, 2017.

« Fous littéraires », disent-ils. La notion est en fait très floue et, faute de toute définition, embrasse toutes les extravagances possibles, pour autant qu'elles meublent les seconds rayons des bibliothèques. Tandis que les médecins travaillent à classer les symptômes et à distinguer, dans la nébuleuse de la folie, différentes catégories, les érudits en quête de curiosités épinglent en vrac les passionnés de démonologie ou d'astronomie, les mystiques et les abstracteurs de quintessence, les sauveurs de l'humanité, les amateurs d'anagrammes et de jeux lettristes, tant d'autres encore. Delepierre range ses lunatiques en quatre groupes : les monomanes religieux, prophètes, messies, mystiques ou papes ; les amateurs de belles-lettres, comme les poètes qui s'égarent dans leurs lubies ; les philosophes qui se perdent en confuses spéculations ; les politiques, enfin, réformateurs de la société ou souverains auto-proclamés. Brunet, quant à lui, jette si loin ses filets qu'il englobe parmi les écrivains fous Hildegarde de Bingen, Cyrano de Bergerac, Newton, Sade, William Blake, Michelet « dont les facultés intellectuelles étaient dérangées [18] », tout un panthéon qu'il enverrait volontiers à l'asile.

Alors que les médecins se confrontent aux questions graves, scientifiques et éthiques, que soulève la folie, les bibliomanes, effleurant ou esquivant les difficultés, se comportent comme des amateurs de singularités, des dilettantes en quête de divertissement. La plupart de leurs commentaires, ironiques et sarcastiques, versent dans la condescendance ou la dérision. D'entrée de jeu, Nodier, bibliographe droit dans ses bottes, donne le ton : il badine, se moque, se pose en juge et, détenteur de la norme, défenseur du goût et de la mesure, affiche sans états d'âme un bon sens satisfait, tenant les fous à distance respectueuse. Les autres suivront, comme Brunet, qui égrène les railleries : « absurdités. . . , fanatisme en délire. . . , divagations. . . , amas d'extravagances. . . , fatras absurde. . . , insanités. . . , incroyables aberrations [19] ».

Sous ce feu roulant, la question semble réglée. Mais ici encore, il faut lire entre les lignes et repérer les indices d'un double jeu. Une donnée quantitative d'abord. Multiplier les recherches sur les écrivains « fous », comme on l'a fait à travers le siècle, c'est reconnaître, pour le moins, que le phénomène est intéressant, susceptible d'ouvrir le champ culturel, le pré carré de l'histoire littéraire, et de jeter sur l'esprit humain de nouvelles lumières. Une fascination s'avoue qui, pour protéger la respectabilité d'érudits, bibliothécaires ou fonctionnaires soucieux de leur statut social, pourrait bien se dissimuler derrière les sarcasmes. Il arrive que le rire soit une défense et la distance, une stratégie pour masquer une attirance. On ne noircit pas des centaines de pages sur un objet indifférent.

Octave Delepierre, particulièrement, joue sur deux tableaux. Sa posture persifleuse trahit des failles. Tandis que, d'un côté, il se gausse, il porte, de l'autre, une attention soutenue à la psychiatrie et ses acteurs. Il a lu nombre d'aliénistes français, anglais, américains, s'intéresse aux textes écrits par des patients dans les asiles, en cite des extraits, en admire certains, y découvre parfois du talent et en reconnaît la vertu thérapeutique. Il invoque aussi la thèse de Moreau de Tours sur l'identité psychologique de la folie et de l'état de rêve et, du bout des lèvres, concède que cet état peut porter l'esprit au-delà des limites de la raison, vers des territoires qui méritent d'être

18. Philomneste Junior [Gustave Brunet], *Les Fous littéraires [. . .]*, Bruxelles, Gay et Doucé, 1880, p. 144.

19. Gustave Brunet, *op. cit.*, p. 3, 7, 11, 24, 43, 112, 127.

explorés. Surtout, il partage la perplexité des médecins sur les affinités du génie et de la folie et n'est pas loin de convenir « qu'il est de l'essence d'un bon poète d'être fou » : « La folie entre pour quelque chose dans l'existence de la plupart des grands esprits [20] ». Pas de génie sans un brin de folie, parfois du génie dans la folie : voilà qui, même concédé sporadiquement, justifie l'enquête et en complique les conclusions.

Nodier aussi est ambivalent. Bibliographe, il ironise et juge de haut, on l'a vu. Devenu conteur, comme dans *La Fée aux miettes*, *Lydie ou la résurrection*, *Jean-François les bas-bleus*, il exalte au contraire la dignité et la fécondité de la folie, refuge contre une société malveillante et promesse d'ouverture sur des mondes merveilleux. Passant d'un genre à l'autre, il bascule de la dérision à l'empathie. Dans la *Bibliographie des fous*, il présente Francesco Colonna, l'auteur du *Songe de Poliphile*, comme un « cerveau troublé…, un esprit dérangé », il persifle son « imagination en délire » et le grimoire obscur de sa « macaronée polyglotte [21] ». À l'inverse, dans le conte *Franciscus Colonna*, il célèbre l'amour platonique du moine et de Polia pour son admirable élévation spirituelle, pour la noblesse de la souffrance et du sacrifice. Les deux amants qui s'immergent dans le rêve d'un au-delà propice à leur passion se détournent de la sinistre réalité pour atteindre à des sentiments sublimes. Il n'est plus question de fous, mais d'esprits insignes.

Nerval aussi s'attache à Francesco Colonna, à l'« histoire mystique » de ces « saints martyrs d'amour [22] », qu'il raconte avec émotion dans le *Voyage en Orient.* Il partage l'admiration de Nodier, auquel il rend d'ailleurs hommage, mais franchit un pas de plus, qui est considérable. Car le Colonna dont parle Nerval est un frère spirituel, un *alter ego*, non seulement l'agent d'une communion retrouvée avec les dieux païens enterrés par le christianisme, mais surtout, par sa passion impossible, la réplique de son propre amour irréalisable pour Adrienne. « Quelque chose dans ce sujet se rapportait à mes préoccupations constantes [23] », avoue-t-il dans *Sylvie* et toute sa vie, il a rêvé d'écrire un drame inspiré du *Songe de Poliphile.* Nerval ne parle pas des fous et des excentriques à la légère : quand il se tourne vers eux, c'est pour mieux se connaître et se raconter. Telle sera notre dernière étape.

Les Illuminés réunit six portraits de « certains *excentriques* de la philosophie [24] ». À première vue, la démarche est la même que celle des compilateurs érudits à la recherche de curiosités historiques et de profils bizarres pour amuser le public. La même année, 1852, Champfleury publiait sa propre galerie d'*Excentriques.* De cette mode, Nerval emprunte d'ailleurs la posture ironique, un ton humoristique et badin qui le situe du côté des gens raisonnables – les esprits lucides qui s'amusent des fantasmagories d'autrui sans les prendre à leur compte. Il lui arrive même d'adopter le regard de l'aliéniste et d'emprunter au langage de la médecine les termes d'une description clinique : « L'infortuné était victime d'une de ces fascinations magnétiques dont la

20. Octave Delepierre, *op. cit.*, p. 38 et 27.

21. Charles Nodier, *L'Amateur de livres, Le Bibliomane, Bibliographie des fous […]*, s.l., Le Castor Astral, 1993, p. 67 et 68.

22. *Voyage en Orient*, in *Œuvres complètes*, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1984, p. 237.

23. *Sylvie, ibid.*, t. III, 1993, p. 565.

24. *Les Illuminés*, *ibid.*, t. II, 1984, p. 885.

science se rend mieux compte aujourd'hui [25] ». Observer les troubles et marquer son détachement, la manœuvre est familière.

Mais la distance n'est chez Nerval qu'un stratagème. « Il n'est pas donné à tout le monde d'écrire l'*Éloge de la Folie* », écrit-il en tête des *Illuminés*. Entendons : c'est pourtant ce que je vais faire. Et à peine plus loin : « Et puis, n'y a-t-il pas quelque chose de raisonnable à tirer même des folies [26] ! ». De la vie et des pensées des excentriques, il entend dégager une sagesse. En un temps où la religion fléchissait, certains ne se sont pas résignés à la perte de la foi. Aux assauts du doute et du désenchantement, ils ont opposé des croyances alternatives et « un certain esprit de mysticisme ou de supernaturalisme nécessaire aux imaginations rêveuses [27] ». Désemparé dans un monde coupé des traditions spirituelles, Nerval sympathise avec les aspirations de ces chercheurs d'absolu.

À travers autrui, c'est lui-même, ses idées, ses espoirs et ses obsessions que Nerval explore et expose. Le lecteur familier avec son œuvre retrouve, au fil des pages, quantité de thèmes connus. En palimpseste sous le récit à la troisième personne, il découvre un *je* qui affleure et une confession intime. Raoul Spifame, par exemple, ressemble à tel point à Henri II qu'il se prend pour le roi – et voilà la hantise des ressemblances et des doubles, qui se situe au cœur de la folie nervalienne. Le même Spifame prend ses rêves pour des réalités, comme le font d'ailleurs la plupart des autres illuminés, notamment Restif de la Bretonne et Cazotte ; or on sait quel rôle l'épanchement du songe dans la vie réelle joue dans l'expérience de Nerval. Restif aime en outre une actrice, projette sur elle des chimères irréalisables et l'idéalise jusqu'au jour où le rêve s'effondre. « La vie de chaque homme devient un miroir où chacun peut s'étudier [28] », écrit Nerval dans ce chapitre, et c'est bien l'usage qu'il fait du portrait de Restif. Dans ces biographies détournées en bribes d'autobiographie, on voit émerger d'autres thèmes obsessionnels, comme la persistance du passé dans le présent, celle des morts parmi les vivants – la liste serait longue.

Nerval, lui aussi, joue donc un double jeu, sauf que les équivoques du discours sur la folie revêtent chez lui une valeur existentielle. Il est bon, dit-il, « de se délivrer de ce qui charge et qui embarrasse l'esprit [29] ». On devine une opération cathartique et un geste thérapeutique, auxquels concourent deux stratégies. Le sujet inquiet de ses excentricités s'en délivrerait en les transférant sur d'autres. Le véritable fou ne serait pas lui, mais tel ou tel illuminé, par l'intermédiaire duquel il pourrait observer ses fantasmes à distance, les regarder sans complètement les sacrifier, les vivre, mais par personne interposée. L'ironie et la terminologie médicale ne feraient de leur côté que compléter cette opération : elles marquent un éloignement, qui n'a pourtant de sens que s'il évite à Nerval de se perdre dans le miroir et de s'abandonner à ses fantômes.

Le fou qui gît au cœur des *Illuminés* est donc Nerval – lui, certes, mais les autres aussi, tous hantés par des chimères, mais pleins d'intuitions fécondes. De *je* à eux, du

25. *Ibid.*, p. 890.
26. *Ibid.*, p. 885 et 886.
27. *Ibid.*, p. 1122.
28. *Ibid.*, p. 1058.
29. *Ibid.*, p. 886.

présent au passé, une collectivité s'établit, un sentiment fraternel se noue : excentrique, chacun d'entre nous, mais pas exceptionnel ; singulier, mais pas seul.

Bibliographie

Brierre de Boismont, Alexandre, *Des hallucinations, ou Histoire raisonnée des apparitions, des visions, des songes, de l'extase, des rêves, du magnétisme et du somnambulisme*, Paris, J.-B. Baillière, 1845.

Baudelaire, Charles, « Théophile Gautier » [I], *in Œuvres complètes*, éd. Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2 tomes, 1976.

Champfleury (Jules François Félix Husson, dit), *Les Excentriques* [1856], Genève, Slatkine, 1967.

Décimo, Marc, et Tanka G. Tremblay, *Le Texte à l'épreuve de la folie et de la littérature*, s.l., Les Presses du réel, 2017.

Flaubert, Gustave, *Mémoires d'un fou*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Éditions du Seuil, « L'Intégrale », t. I, 1964.

Gautier, Théophile, *La Vie de Gérard*, Paris, Allia, 2010.

Goncourt, Edmond et Jules de, *Journal*, Paris, Charpentier, 1894.

Hugo, Victor, *William Shakespeare*, in *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », t. V, « Critique », 2002.

James, Tony, *Vies secondes*, trad. Sylvie Doizelet, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1997.

Jeanneret, Michel, « La folie est un rêve : Nerval et le docteur Moreau de Tours », *Romantisme*, n° 27, 1980, p. 59-75.

Lélut, Louis-Francisque, *Du démon de Socrate [...],* Paris, Trinquart, 1836 ; *L'Amulette de Pascal [...]*, Paris, J.-B. Baillière, 1846 ; *Le Génie, la raison et la folie [...]*, Paris, J.-B. Baillière [1856].

Moreau de Tours, Jacques-Joseph, *La Psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire, ou De l'influence des névropathies sur le dynamisme intellectuel*, Paris, V. Masson, 1859.

Moreau de Tours, Jacques-Joseph, « De l'identité de l'état de rêve et de la folie », *Annales médico-psychologiques*, 1855, p. 361-408.

Nerval, Gérard de, *Œuvres complètes*, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 3 vol., 1984-1993.

Nodier, Charles, *L'Amateur de livres, Le Bibliomane, Bibliographie des fous [...]*, s.l., Le Castor Astral, 1993.

Philomneste Junior [Gustave Brunet], *Les Fous littéraires [...],* Bruxelles, Gay et Doucé, 1880.

Rigoli, Juan, *Lire le délire. Aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2001.

Rimbaud, Arthur, Lettre du 13 mai 1871 à Georges Izambard dans *Œuvres*, édition Suzanne Bernard, Paris, Classiques Garnier, 1960.

Sartre, Jean-Paul, *L'Idiot de la famille*, Paris, Gallimard, 1972, 3 vol.